

XYZ. La revue de la nouvelle



Les voisins

Roseann Runte

Numéro 37, printemps 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3955ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Runte, R. (1994). Les voisins. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (37), 48–52.

LES VOISINS

ROSEANN RUNTE

Les habitants de l'appartement au-dessus du mien font la lessive le jeudi et l'amour le dimanche. Quelqu'un prend des leçons de piano. J'aimerais lui dire ce que ma professeure de piano me disait. « La répétition n'est pas la clé du succès. Il n'y a que la répétition parfaite qui mène à la perfection. » J'aimerais également lui expliquer l'usage de la pédale douce. Quelqu'un (la même personne?) construit quelque chose. Il le construit tous les samedis depuis deux mois. À en juger par la quantité de bruit, je ne suis plus certaine qu'il s'agisse d'un projet de construction. Peut-être qu'ils détruisent le piano.

Puis on martèle mon plafond, cela doit être une femme qui affectionne les talons très hauts. Elle fait la plupart de son tapage aux heures des repas. C'est la danse du dîner. Je l'imagine dans sa cuisine: une rose rouge-violent à tige interminable entre les dents, elle danse le tango des oignons sautés que je peux sentir dans l'air. Tape. Tape tape. Olé!

Leur tourne-disque est installé dans la chambre à coucher qui se trouve, comme par hasard, au-dessus de la mienne. Ils ont trois disques. *Mon pays* qui est l'éternel hiver même quand la blanche cérémonie est remplacée par les lilas, Pauline Julien qui aura les blues du cafard pour la 222 000^e fois demain, et Willy Lamothe qui chante, par cœur, ses douze chansons préférées. C'est un tourne-disque antique. Les boutons de commande ne marchent plus. Il n'a qu'une vitesse: 33 tours, et un seul niveau d'amplification: fort. Quelqu'un se baigne tous les soirs après le dîner. Et souvent quelqu'un pleure. Pas doucement. Pas en privé. Non. Dramatiquement. De véritables soupirs de Verdi. Ils demeurent au septième étage, et moi, au sixième. Chaque fois que j'entre dans l'ascenseur, je

regarde les visages des gens et je note l'étage qu'ils choisissent. Fait bizarre. Personne ne descend jamais au 7^e étage. Peut-être que je les ai imaginées: trois pensées imaginaires: le joueur de piano, le chef de (dé)construction, et Carmen, la clinquante qui tape.

Des fois, je me demande ce que les gens qui demeurent au cinquième doivent penser de moi. Autre fait bizarre. Je n'ai jamais vu personne descendre au 5^e non plus.

Je communique verticalement grâce à l'odorat et au son. Mais à l'horizontale ma communication est visuelle. Je peux sentir et entendre la friture des oignons de mes voisins supérieurs, mais je vois celle qui se prépare dans l'appartement du 6^e en face. Là, les habitants vivent dans le silence et je les connais par la mimique. Je me demande si la dame tape. J'en doute fort, car elle n'a pas de rose entre les dents. Elle bouge plus lentement. Elle a l'air fatigué le matin quand elle fait le lit. L'autre jour, pendant que je lavais les fenêtres, elle était assise à sa fenêtre. Elle me regardait fixement sans me voir, je n'y étais pas pour elle. J'ai souri et je l'ai saluée à travers la fenêtre et la vapeur du Windex. Mais c'était comme si j'étais transparente ou que je n'existais pas. Et pourtant, je pourrais jurer du contraire. Son chien a aboyé quand il m'a vue et dans mon étonnement, j'ai laissé tomber mon torchon. Nous avons toutes deux suivi sa descente. Il s'est posé tout doucement sur une dalle de la cour.

Ce qui me rappelle les dimanches de mon enfance. La grande cathédrale. La messe éternelle. Le balcon. L'odeur de l'encens. La faiblesse due à la faim imposée. Le vertige. Et la descente dans l'inconscience veloutée de noir. Mais la descente s'illustre d'images au ralenti et d'une clarté regrettamment inoubliable. Car au lieu de vivre une révélation inspirante, j'ai vu s'échapper le livre d'hymnes que j'avais jusque-là tenu à la main. Du balcon, il est tombé un peu moins innocemment que mon torchon, se frayant un chemin dans l'air, prenant irrévocablement de la vitesse pour atterrir au beau milieu du chapeau fleuri de l'épouse du maire. Celle-ci s'est heureusement remise après un tout bref séjour à l'hôpital. Mais le chapeau qui a sauté pour se poser sur la tête de l'enfant de chœur agenouillé dans la première rangée a tellement

dérangé l'évêque dans son *Kyrie* que toute la paroisse a été condamnée, m'a-t-on assuré, à l'enfer, car l'évêque a oublié de célébrer la communion. Cette vision infernale s'était gravée dans ma mémoire quand j'ai repris mes sens. J'aurais franchement préféré voir quarante-six chandelles. Drôle d'association. Je n'ai jamais retrouvé mon livre d'hymnes. J'ai laissé le torchon là où il a atterri. Le téléphone sonnait.

On s'est comme d'habitude trompé de numéro. J'ai essayé de l'indiquer à mon interlocuteur. Je pense qu'il ne m'a probablement pas comprise. Pour ma part, je ne l'ai pas compris, lui. Soit il était édenté et avait une déformation de la mâchoire, soit il parlait une de ces langues étrangères composées de consonnes. Vous les connaissez. On en a éliminé toutes les voyelles et il faut au moins trois langues en caoutchouc pour manœuvrer autour d'une combinaison de cinq consonnes consécutives. Je ne sais même pas pourquoi j'ai répondu.

Ce fut peut-être une réaction pavlovienne ou une excuse pour ne pas aller ramasser le torchon. J'aurais dû le chercher. Aujourd'hui, je l'ai retrouvé dans ma boîte aux lettres. Les annonces publicitaires étaient ruinées. J'étais désolée. J'aime recevoir les annonces. Je sais ainsi que Postes Canada fonctionne toujours. Lire ces annonces n'est pas mon activité préférée. Néanmoins, je les étudie fidèlement. En lisant, je fais trois listes mentales, la mienne, celle de Carmen et celle de la voisine effacée d'en face.

Mais tout ce verbiage m'éloigne de mon but principal. Quelle chance d'avoir senti le rôti qui se mettait à brûler même à feu doux, dans la cuisine. L'odeur du rôti m'a rappelé, de façon tout à fait proustienne, l'odeur des oignons dans la cuisine au 7^e. Et bien sûr les oignons m'ont fait penser aux larmes et aux sanglots hollywoodiens que j'entends si fréquemment. Ce ne sont pas les soupirs d'une personne qui prépare des oignons. Je ne crois pas non plus que la cause puisse en être l'indigestion. Ils mangent des oignons tous les jours mais il/elle ne pleure pas quotidiennement. J'ai songé à la possibilité de pieds endoloris. Carmen porte infailliblement les mêmes talons. J'ai pensé à la musique. Willy Lamothe

ne fait pas pleurer, même répété ad nauseam. Le pianiste n'est certainement pas frustré, car de toute évidence, tous ses éventuels soucis s'envolent au rythme de ses attaques violentes contre la mémoire de Beethoven. Et je crois que cette personne est fière de ses progrès, car elle joue de plus en plus fort. Et je m'imagine mal que le (dé)constructeur est triste. Après toute cette activité, il ou elle doit être la personne la plus détendue et la plus calme de l'immeuble.

Si mes voisins étaient des personnes imaginaires dans un conte, je pourrais les faire figurer dans une affaire sinistre. Ce coup de téléphone aurait alors vérifié si j'étais à la maison, si j'étais susceptible d'être témoin d'un crime horrible. Cette logique illuminerait la raison pour laquelle ils n'ont pas descendu le corps par l'escalier de service (qui se trouve près de ma porte) ce jour-là. Ce sont peut-être des réfugiés politiques originaires d'un pays où on mange énormément d'oignons.

Peut-être que la femme est une figure tragique, une Carmen-ersatz. Sans doute pleure-t-elle éperdument à l'occasion du décès de son enfant ou de son perroquet. Il est toujours possible qu'elle soit prisonnière d'un dangereux gang de mangeurs d'opium qui la force à faire cuire des oignons pour cacher l'odeur de l'opium, et qui (dé)construit après avoir essayé sa propre marchandise. Ainsi on pourrait facilement comprendre pourquoi je ne l'ai jamais vue dans l'ascenseur. Elle est incapable de sortir. Les membres du gang également. Eux, ils ne prennent jamais l'ascenseur, car ils montent et descendent tout seuls en flottant. Comme mon torchon. Un autre avantage que j'attribue à cette théorie est qu'elle explique le fait que les fenêtres sont si souvent sales. La fumée.

Il ne faudrait cependant pas rejeter la possibilité d'un malaise philosophique. La préparation d'oignons est le rocher de Sisyphe de cette femme. Aussitôt qu'elle les a préparés, on les mange et elle doit recommencer. Elle est piégée au septième étage de l'enfer, aliénée par son environnement. Il est possible que les personnes qui demeurent au huitième étage portent des pantoufles et consomment des repas peu épicés.

Je ne devrais certainement pas sauter à une conclusion trop hâtive. C'est peut-être un homme. Peut-être qu'il veut faire l'amour le vendredi et elle le fait patienter jusqu'au dimanche. Peut-être est-ce elle la (dé)constructrice et lui qui prépare les oignons. C'est peut-être elle qui le garde prisonnier et lui qui est fatigué de passer l'aspirateur et de faire la lessive.

Mais ce texte n'est pas une histoire, tout comme la pipe de Magritte n'en est pas une. Ces rognures sont, sur ma parole écrite, la vérité, une tranche de vie. Et la vie n'est ni philosophique ni romantique. Le plus souvent elle est routine sans aventures.

Hier soir, on s'est mis à brailler à 21 heures. J'ai délicatement placé mon verre à vin contre les tuyaux. Cette méthode, apprise à la lecture d'Herlock Sholmes, marche à merveille dans 97 % des cas. On peut ainsi tout entendre sans problème. Une petite voix. Celle d'une enfant d'environ huit ans pleurniche. « Mais je ne veux pas me coucher. Je veux regarder la télévision. »

Retournons à notre lecture d'annonces publicitaires humides. Je crois avoir vu l'annonce d'une vente de castagnettes. J'aimerais en faire cadeau à la femme d'en face. Cela pourrait lui changer la vie. Et si nous trouvions un nouveau disque pour Carmen ?

XYZ